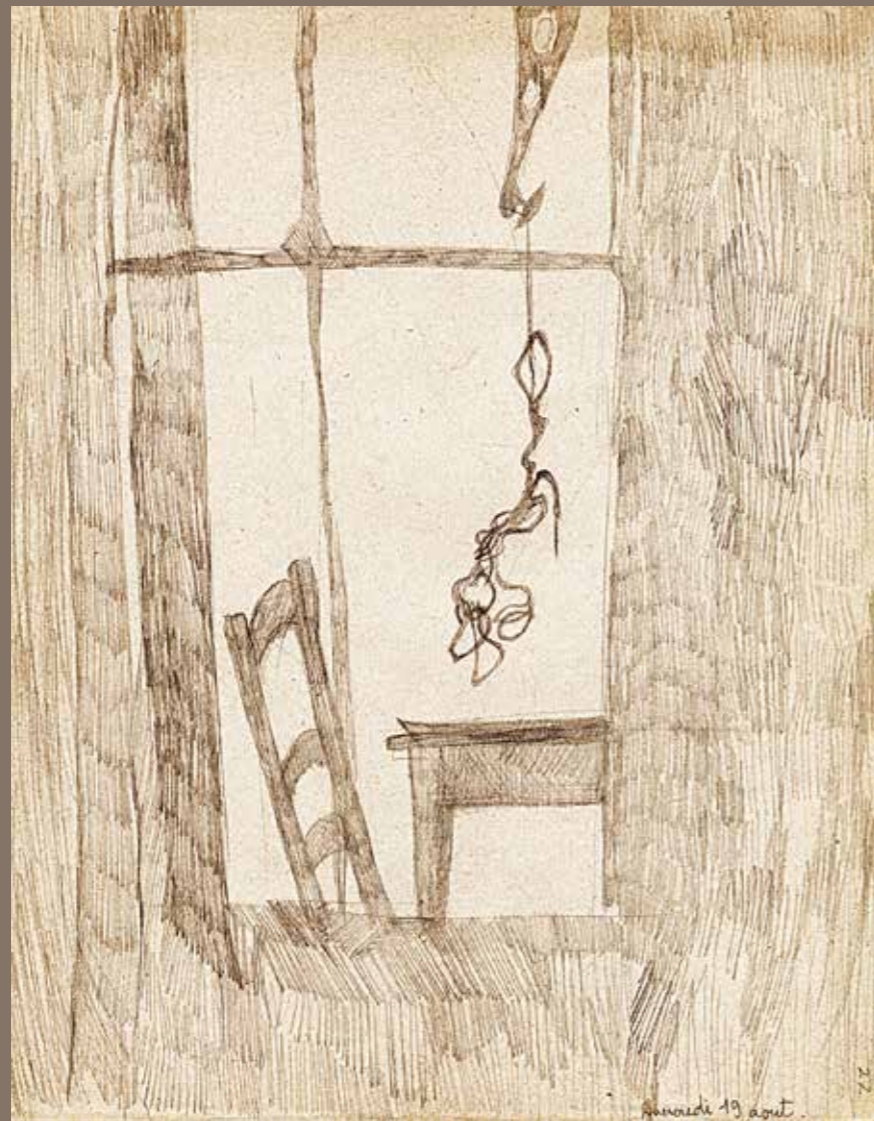


Alain Vasseur
L'ART-THÉRAPIE,
UNE FENÊTRE OUVERTE
AUX COURANTS D'AIR

En page de titre :

Pascal Durand, *sans titre*, daté du 16 janvier, crayon sur papier 27 x 21 cm, dépôt de la section du Patrimoine de la SFPE-AT au LaM, Villeneuve d'Ascq.



Pascal Durand, *sans titre*, daté du mercredi 19 août, n° 22, crayon sur papier, 27 x 21 cm, dépôt de la section du Patrimoine de la SFPE-AT au LaM, Villeneuve d'Ascq.

Alain Vasseur,
Itinéraires Singuliers, Dijon.

Quoi de plus concret et fonctionnel qu'une fenêtre, cette baie vitrée installée en limite de notre habitat pour y laisser pénétrer la lumière naturelle et l'air nécessaire à la vie.

Objet de technique autant que d'imagination et de rêverie, elle entre dans la dialectique du dehors et du dedans, de l'ouvert et du fermé, de l'intimité voilée ou dévoilée.

L'art-thérapie, une fenêtre ouverte aux courants d'air

Voyant en ces termes le risque de la systématisation des opposés, Bachelard en appelle aux « échappées d'imagination » propres aux rêveries poétiques.

Si l'écrivain ou le poète sont communément représentés méditatifs devant une fenêtre ouverte, c'est peut-être que l'air invisible se confond avec le souffle de l'inspiration qui les enveloppe. La fenêtre témoigne de ce déplacement poétique qui ouvre le langage et permet à l'homme de se sentir et de s'exprimer comme « être entr'ouvert ». L'ouverture induit la vulnérabilité et la nécessité d'un abri protecteur qui invite l'individu à vivre et habiter un lieu « dans sa réalité et dans sa virtualité, par la pensée et les songes »

Bachelard, dans sa poétique de l'espace, se concentre d'abord sur la maison en tant que lieu de vie. Un espace vertical qui se déploie de la cave au grenier avec toutes les représentations liées à ce lieu refuge pour l'intimité. L'absence remarquable de la fenêtre dans ses propos renforce la sensation d'isolement et de solitude. L'intérieur clos de l'habitation rencontre l'intériorité solitaire et songeuse de l'habitant, son potentiel créatif. Les rêveries du dedans sont protégées des événements du dehors, pourtant nécessaire à la vraie vie. Mais, la verticalité close de la maison se doit d'être complétée par l'horizontalité sur laquelle s'ouvre la fenêtre si l'on veut que le regard puisse quitter sa prison de pierre et se porter sur le monde sans se réduire, pour autant, à une simple perception.

Dans un atelier d'art-thérapie, la feuille de dessin, nue, pourrait être associée à cette fenêtre que l'on va ouvrir sur le monde qui s'offre et s'impose à nous, un espace qui nous invite à prendre le risque de voir plus loin hors de soi, pour voir plus loin en soi. La fenêtre devient alors l'œil d'une maison avide de voir. Peuvent dès lors se développer toutes les représentations artistiques poétiques et picturales de la fenêtre aux ouvertures prometteuses.

Mais cette ouverture n'est pas sans risques. La chanson de Jacques Brel « les fenêtres » identifie celles-ci aux personnes regardant et réagissant à travers elles. Ainsi humanisées, elle se montrent réactives et agissantes. Selon les circonstances, elles guettent, rigolent, sanglotent, murmurent, jacassent, menacent ou grimacent, se confondant ainsi avec les regardeurs supposés.



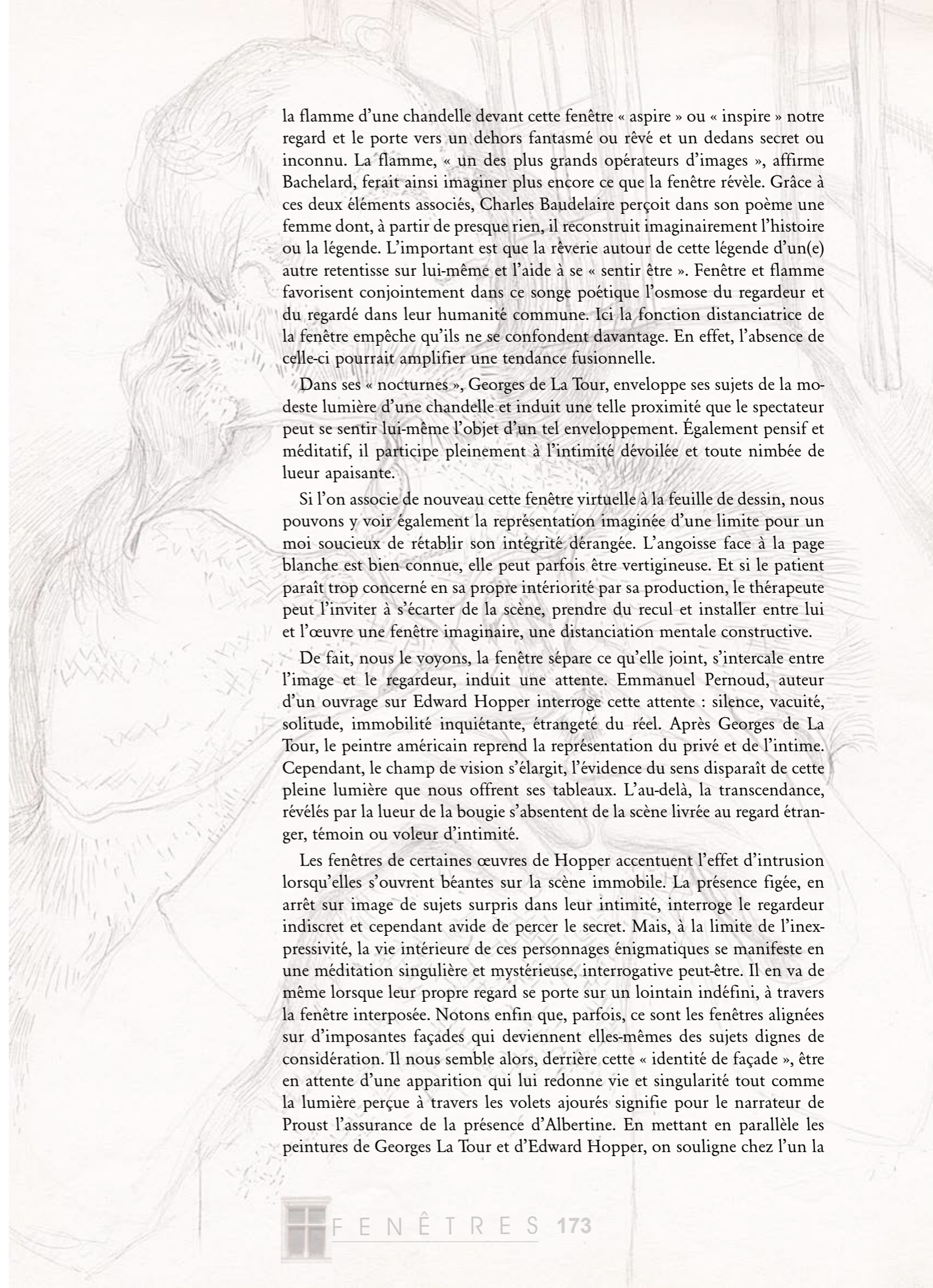


Pascal Durand, *sans titre*, crayon sur papier, s.d., « n° 2 », 27 x 21 cm, dépôt de la section du Patrimoine de la SFPE-AT au LaM, Villeneuve d'Ascq.

Sans aller jusqu'à ce degré d'exacerbation de la rêverie poétique, imaginons simplement un montagnard regardant le paysage révélé par l'étroite fenêtre d'un refuge. Les montagnes sont perçues si proches qu'elles semblent vouloir envahir l'abri précaire. « Le corps de la montagne hésite à ma fenêtre » dit Supervielle cité par Gaston Bachelard.

Ici, c'est l'extérieur qui semble s'inviter et porter son regard sur un intérieur démasqué et une intimité bien mal défendue. Cette inversion du sens du regard d'autant plus intrusive nous fait mieux comprendre la difficulté qu'ont certains individus à accueillir immédiatement la lumière qui souligne tous les contours de ce qui se donne à voir et qu'on ne veut pas voir, ou plus voir. Au travers l'acte de création, cette invitation à nous relier à ce qui nous entoure n'est donc pas sans menaces. Elle doit être alors accompagnée pour qu'elle devienne une expérience qui alimente notre besoin de découvrir ce qui se présente comme l'inconnu prometteur d'une révélation.

« Il n'est pas d'objet plus profond, plus mystérieux, plus fécond, plus ténébreux, plus éblouissant qu'une fenêtre éclairée d'une chandelle » nous dit Baudelaire, avant d'ajouter : « dans ce trou noir ou lumineux vit la vie, rêve la vie, souffle la vie ». Offrande du feu et du silence, ralenti d'une éclosion,



la flamme d'une chandelle devant cette fenêtre « aspire » ou « inspire » notre regard et le porte vers un dehors fantasmé ou rêvé et un dedans secret ou inconnu. La flamme, « un des plus grands opérateurs d'images », affirme Bachelard, ferait ainsi imaginer plus encore ce que la fenêtre révèle. Grâce à ces deux éléments associés, Charles Baudelaire perçoit dans son poème une femme dont, à partir de presque rien, il reconstruit imaginativement l'histoire ou la légende. L'important est que la rêverie autour de cette légende d'un(e) autre retentisse sur lui-même et l'aide à se « sentir être ». Fenêtre et flamme favorisent conjointement dans ce songe poétique l'osmose du regardeur et du regardé dans leur humanité commune. Ici la fonction distanciatrice de la fenêtre empêche qu'ils ne se confondent davantage. En effet, l'absence de celle-ci pourrait amplifier une tendance fusionnelle.

Dans ses « nocturnes », Georges de La Tour, enveloppe ses sujets de la modeste lumière d'une chandelle et induit une telle proximité que le spectateur peut se sentir lui-même l'objet d'un tel enveloppement. Également pensif et méditatif, il participe pleinement à l'intimité dévoilée et toute nimbée de leur apaisante.

Si l'on associe de nouveau cette fenêtre virtuelle à la feuille de dessin, nous pouvons y voir également la représentation imaginée d'une limite pour un moi soucieux de rétablir son intégrité dérangée. L'angoisse face à la page blanche est bien connue, elle peut parfois être vertigineuse. Et si le patient paraît trop concerné en sa propre intériorité par sa production, le thérapeute peut l'inviter à s'écarter de la scène, prendre du recul et installer entre lui et l'œuvre une fenêtre imaginaire, une distanciation mentale constructive.

De fait, nous le voyons, la fenêtre sépare ce qu'elle joint, s'intercale entre l'image et le regardeur, induit une attente. Emmanuel Pernoud, auteur d'un ouvrage sur Edward Hopper interroge cette attente : silence, vacuité, solitude, immobilité inquiétante, étrangeté du réel. Après Georges de La Tour, le peintre américain reprend la représentation du privé et de l'intime. Cependant, le champ de vision s'élargit, l'évidence du sens disparaît de cette pleine lumière que nous offrent ses tableaux. L'au-delà, la transcendance, révélés par la lueur de la bougie s'absentent de la scène livrée au regard étranger, témoin ou voleur d'intimité.

Les fenêtres de certaines œuvres de Hopper accentuent l'effet d'intrusion lorsqu'elles s'ouvrent béantes sur la scène immobile. La présence figée, en arrêt sur image de sujets surpris dans leur intimité, interroge le regardeur indiscret et cependant avide de percer le secret. Mais, à la limite de l'inexpressivité, la vie intérieure de ces personnages énigmatiques se manifeste en une méditation singulière et mystérieuse, interrogative peut-être. Il en va de même lorsque leur propre regard se porte sur un lointain indéfini, à travers la fenêtre interposée. Notons enfin que, parfois, ce sont les fenêtres alignées sur d'imposantes façades qui deviennent elles-mêmes des sujets dignes de considération. Il nous semble alors, derrière cette « identité de façade », être en attente d'une apparition qui lui redonne vie et singularité tout comme la lumière perçue à travers les volets ajourés signifie pour le narrateur de Proust l'assurance de la présence d'Albertine. En mettant en parallèle les peintures de Georges La Tour et d'Edward Hopper, on souligne chez l'un la



présence et chez l'autre l'absence (de Dieu ?) à plusieurs siècles d'intervalle. Les personnages de Hopper semblent, de fait, interrogatifs devant le silence de Dieu auquel la modernité se voit confrontée en permanence. Pour de La Tour, le divin va de soi, c'est la référence. L'homme moderne paraît quant à lui se questionner constamment sur lui-même et semble démuné et inconsolable.

Suivant la voie ouverte par la poésie, nous pouvons imaginer un rêve de vie à lire, une légende (selon l'étymologie latine du mot : *legenda*), à raconter, à se raconter. Nous pouvons la voir en rose, mais en noir aussi par la mise en place d'un filtre qui teinte la réalité. En diffusant une atmosphère particulière aux espaces agrémentés de leurs nuances, les vitraux illustrent ce pouvoir de l'imagination et de la rêverie à transformer le monde selon nos désirs et notre fantaisie.

Charles Baudelaire, dans *Le mauvais vitrier*, exprime sa rancœur envers celui qui ne peut fournir de telles possibilités. « Comment ! vous n'avez pas de verres de couleurs ? Des verres roses, rouges, bleus, des vitres magiques, des vitres de paradis ? Impudents que vous êtes ! Vous osez vous promener dans les quartiers pauvres et vous n'avez même pas de vitres qui fassent voir la vie en beau ! » Déçu et en rage, le narrateur se venge en brisant les vitres trop ordinaires.

La confrontation sans filtre à la réalité est violente et génère de la violence. La capacité de rêverie poétique, chère à Gaston Bachelard, tempère la présence d'un monde qui peut dès lors s'ouvrir au rêveur et se révéler à lui. L'image de la fenêtre qui peut aller jusqu'à disparaître quand elle s'ouvre toute grande ou, au contraire, s'opacifier jusqu'à se rendre aveugle quand elle se ferme, symbolise cette relation à l'altérité du monde environnant ; mais elle peut aussi pour le poète ou le peintre révéler symétriquement le rapport d'étrangeté que nous entretenons avec notre propre altérité. Au sein d'un atelier d'art-thérapie, la magie des fenêtres que l'on ouvre sur cette immensité en soi ou hors de soi est une garantie de profonde inspiration et de respiration vitale. Elle convoque souvent la couleur, les filtres nécessaires à l'enfance racontée, aux paysages replacés, aux émotions refoulées... À ceux auxquels le langage fait cruellement défaut, l'expression plastique offre un autre langage qui donne un surplus d'existence à ce qui existe déjà, offre une perspective et permet surtout une meilleure compréhension des multiples formes de notre histoire et de nos destinées. Comment mieux le dire qu'Edward Hopper « Si nous pouvions le dire avec les mots, il n'y aurait aucune raison de le peindre ».

BIBLIOGRAPHIE

Bachelard Gaston, *La poétique de l'espace*, PUF, Paris, 1960.

– *la poétique de la rêverie*, PUF, Paris, 1960.

– *La flamme de la chandelle*, PUF, Paris, 1960.

Baudelaire Charles, *Petits poèmes en prose*, petits classiques Larousse, Paris, 2008.

De La Tour Georges, *Catalogue*, Réunion des Musées, Paris, 1997, Citadelles nationaux.

Pernoud Emmanuel, *Hopper : peindre l'attente*, Citadelles & Mazenod, Paris, 2012.